

«Parole à voir et à entendre» (1987), repr. dans Ch. Malamoud, *Féminité de la parole. Etudes sur l'Inde ancienne*, Paris, Albin Michel, 2005.

(64) «Les brahmanes, écrit al-Bîrûnî [voyageur, Xe s.], récitent le Veda sans le comprendre et l'apprennent par cœur l'un de l'autre. Peu d'entre eux apprennent des explications, moindre encore est le nombre de ceux qui en maîtrisent le contenu et l'interprétation au point de pouvoir tenir une controverse [...]. Le Veda n'est pas écrit mais seulement récité selon certaines inflexions. La plume engendrerait des erreurs.» Parlant en adepte d'une «religion du Livre», al-Bîrûnî se fait cependant l'écho d'une idée essentielle à la tradition indienne: que la mémoire est par nature plus fidèle, plus sûre, que le texte écrit. Et les Indiens ajoutent que l'existence d'une version écrite, dans la mesure où elle crée la tentation d'y recourir, nuit à la mémorisation et à l'appropriation véritable du texte. Si bien que, paradoxalement, en mettant par écrit un texte révéral, notamment le Veda, on s'expose à l'altérer (l'attention du copiste est sujette à erreur) et même à l'oublier.

Prenons garde cependant qu'il ne s'agit pas seulement du Veda. Dans l'Antiquité indienne, un texte prestigieux, quel que soit son contenu, un texte auquel on tient, sur lequel on veut pouvoir réfléchir (ou méditer), a tendance à se présenter sous forme aphoristique et se prête au travail de la mémorisation. La brièveté, la densité ne sont pas les seuls traits de ce style sûtra: son obscurité même fait que l'attention s'y accroche et se laisse moins facilement aller à ne retenir que le sens au détriment de la forme exacte. La plupart des grandes disciplines dans l'Inde ancienne, la plupart des grandes doctrines philosophiques sont ainsi construites: un noyau d'aphorismes ou du moins d'énoncés très resserrés, autour de quoi se disposent commentaires et /65/ surcommentaires. Plus on s'éloigne du texte de base, plus il y a de place pour l'explication verbale, l'à-peu-près dans la formulation, et l'on peut s'en remettre à l'écriture qui joue son rôle d'aide-mémoire.

[L'élève reçoit cette Parole de la bouche du maître]

(66) Accueillant ce trésor sonore, l'étudiant entre dans ce monde des sons dont la forme essentielle est le Veda lui-même, la sruti («audition») par excellence. Aussi bien, mettre par écrit le texte védique, recourir à un texte écrit pour apprendre le Veda sont des pratiques à

rejeter parce qu'elles interrompent ou mettent en danger la transmission du maître à l'élève, c'est-à-dire une relation sans laquelle la société brahmanique est impensable. **Et surtout, céder à la tentation de l'écrit, c'est annuler le moment de l'énonciation sonore, abolir la vibration de la parole.** L'écrit en soi est si contraire à la récitation védique qu'il est interdit d'étudier un texte védique après avoir écrit et même après avoir effacé ce que l'on a écrit. C'est donc de la bouche d'un maître seulement qu'il faut apprendre, il ne faut pas lire ce qui est écrit. «Ceux qui écrivent le Veda vont en enfer, tout comme ceux qui en font commerce ou qui l'avalissent» (*Mahābhārata* XIII,23,72).

[Féminité de la parole]

(22) Quand la parole est personnifiée, quels sont les traits féminins qu'on lui attribue? Les noms de la parole ne sont pas tous féminins, mais seuls ceux de ses noms qui sont féminins s'emploient pour désigner la parole personnifiée et divinisée: il y a une déesse parole, alors qu'il n'y a pas de dieu «langage» ou de dieu «mot». Cela me conduit à étudier aussi ce qu'il y a de féminin dans la parole, non seulement comme déesse mais comme notion.

(22) Il me paraît nécessaire de traduire le mot féminin *vâc* par un équivalent français qui soit aussi féminin. Le mot *vâc*, qui correspond, étymologiquement, au latin *vox*, désigne une réalité dont on décrit constamment les qualités féminines. Si j'avais traduit/23/ par «verbe», cela aurait fait penser à *logos*. Or le mot *vâc* du sanskrit, dans le vocabulaire courant, indépendamment de ce que l'on peut en dire lorsqu'elle est personnifiée et divinisée, désigne la parole comme émission de sons doués de sens, mais ne signifie pas «discours argumenté» et ne s'oriente jamais vers l'idée de «raison». D'autre part, nous distinguons depuis Saussure la parole de la langue. Si l'on adopte cette terminologie, la *vâc* sanskrite correspond exactement à ce que Saussure appelait la parole, c'est-à-dire la faculté de langage en tant qu'elle se réalise dans des productions concrètes. La langue comme système de signes (telle langue en tant qu'elle se distingue de telle autre) est désignée par d'autres termes que *vâc*. Pour dire «mot», on a d'autres termes, *sabda* par exemple; pour «son» (de la langue), il y a *aksara* et *varna*. Mais *vâc*, c'est exactement la «parole».

(23) En tant qu'elle coïncide avec le texte du Veda, cette parole est vraie. En tant que faculté de langage, elle est «bicéphale», apte à dire le vrai aussi bien que le faux. En tant que figure mythologique féminine, elle est surtout frivole, prête à se laisser séduire et en même temps insaisissable. C'est par sa féminité qu'elle est la partenaire du sacrifice. Dans le rituel, les textes que l'on récite relèvent de la (déesse) Parole, tandis que les actes, les gestes sont /24/ l'aspect mâle du sacrifice.

[Renversement de perspective entre la parole et le poème]

(25) La parole (la Parole) n'est pas présentée dans les textes comme un moyen de «communiquer». Il me semble que les poètes védiques n'utilisent pas la parole comme un instrument pour faire leurs poèmes, mais plutôt que leurs poèmes doivent leur permettre d'accéder à la parole, de la faire advenir. Je pense aussi à tous les mythes ou, plus simplement, à toutes les expressions qui nous montrent que la parole personnifiée ne cesse de fuir, de se dérober et qu'il faut toujours faire des efforts pour la retenir ou la faire revenir.

[Diglossie]

(26) Ce qui importe, c'est de bien comprendre l'idée que les locuteurs du sanskrit se font de leur langue. Et d'abord noter que le plus souvent une langue porte le nom de l'ethnie qui la parle, ou du pays où elle est parlée. Dans le cas du sanskrit, de la langue samskrita [littér. la langue parfaite], il n'en est pas ainsi: cette langue se définit par ses qualités propres, non par les lieux ou les milieux où elle est parlée. La «perfection» qui la caractérise, selon ceux qui sont en quelque sorte ses adeptes, est une pureté qui résulte de toute une série de filtrages, mais aussi, c'est la complétude que lui apportent des raffinements comparables aux «sacrements», aux perfectionnements, *samskāra*, que constituent, pour un individu, les rites de passage qui jalonnent sa vie.

(26) Les règles de grammaire résultent de la mise en forme de l'usage; mais une fois formulées elles deviennent des normes, et la langue est parfaite parce qu'elle obéit à ces règles. C'est comme si on parlait d'une /27/ matière langagière brute qui serait travaillée par ces perfectionnements que sont les règles.

[La grammaire est un instrument du rite]

(24) La parole doit en effet être prononcée exactement, quand elle se concrétise, se réalise, dans les textes des Veda, notamment dans les *mantra*, strophes et formules qui donnent leur efficacité rituelle, surnaturelle, aux gestes et aux objets du sacrifice. Il ne s'agit pas seulement de transmettre fidèlement un texte ou des textes sans la moindre erreur. Ce souci est très réel, il est à l'origine de toutes les techniques de la mémoire, lesquelles sont très développées. Mais il y a aussi les disciplines qui analysent la parole, pour faire apparaître les règles qui expliquent la forme et l'emploi des vocables. La parole qui se réalise dans des textes bien définis qu'il s'agit de transmettre sans rien laisser perdre de ce qui fait son efficacité rituelle donne donc lieu à des savoirs qui relèvent les uns du rite, les autres du langage et de la langue. D'une certaine façon, ces savoirs se développent ensemble. A cet égard, l'importance qu'on attache à la parole, importance /25/ religieuse ou spéculative, est bien un facteur déterminant dans l'invention en Inde d'une science comme la grammaire. On a du reste souvent mis en lumière la convergence entre la métalangue du savoir grammatical et du savoir sur le rituel.